

# BÉRÉNICE

ACTE I, SCENE II  
ANTIOCHUS, seul.

.../...

Hé bien ! Antiochus, es-tu toujours le même ?  
Pourrais-je, sans trembler, lui dire : " je vous aime ? "  
Mais quoi ? Déjà je tremble, et mon coeur agité  
Craint autant ce moment que je l'ai souhaité.  
Bérénice autrefois m'ôta toute espérance ;  
Elle m'imposa même un éternel silence.  
Je me suis tu cinq ans, et jusques à ce jour,  
D'un voile d'amitié j'ai couvert mon amour.  
Dois-je croire qu'au rang où Titus la destine  
Elle m'écoute mieux que dans la Palestine ?  
Il l'épouse. Ai-je donc attendu ce moment  
Pour me venir encor déclarer son amant ?  
Quel fruit me reviendra d'un aveu téméraire ?  
Ah ! Puisqu'il faut partir, partons sans lui déplaire.  
Retirons-nous, sortons ; et sans nous découvrir,  
Allons loin de ses yeux l'oublier, ou mourir.  
Hé quoi ? Souffrir toujours un tourment qu'elle ignore ?  
Toujours verser des pleurs qu'il faut que je dévore ?  
Quoi ? Même en la perdant redouter son courroux ?  
Belle reine, et pourquoi vous offenseriez-vous ?  
Viens-je vous demander que vous quittiez l'empire ?  
Que vous m'aimiez ? Hélas ! Je ne viens que vous dire  
Qu'après m'être longtemps flatté que mon rival  
Trouverait à ses voeux quelque obstacle fatal,  
Aujourd'hui qu'il peut tout, que votre hymen s'avance,  
Exemple infortuné d'une longue constance,  
Après cinq ans d'amour et d'espoir superflus,  
Je pars, fidèle encor quand je n'espère plus.  
Au lieu de s'offenser, elle pourra me plaindre.  
Quoi qu'il en soit, parlons : c'est assez nous contraindre.  
Et que peut craindre, hélas ! un amant sans espoir  
Qui peut bien se résoudre à ne la jamais voir ?

ACTE I, SCENE IV  
BÉRÉNICE, ANTIOCHUS, PHÉNICE.

.../...

ANTIOCHUS  
Au moins souvenez-vous que je cède à vos lois,

Et que vous m'écoutez pour la dernière fois.  
Si, dans ce haut degré de gloire et de puissance,  
Il vous souvient des lieux où vous prîtes naissance,  
Madame, il vous souvient que mon coeur en ces lieux  
Reçut le premier trait qui partit de vos yeux.  
J'aimai. J'obtins l'aveu d' Agrippa votre frère ;  
Il vous parla pour moi. Peut-être sans colère  
Alliez-vous de mon coeur recevoir le tribut ;  
Titus, pour mon malheur, vint, vous vit, et vous plut.  
Il parut devant vous, dans tout l'éclat d'un homme  
Qui porte entre ses mains la vengeance de Rome.  
La Judée en pâlit. Le triste Antiochus  
Se compta le premier au nombre des vaincus.  
Bientôt, de mon malheur interprète sévère,  
Votre bouche à la mienne ordonna de se taire.  
Je disputai longtemps, je fis parler mes yeux ;  
Mes pleurs et mes soupirs vous suivaient en tous lieux.  
Enfin votre rigueur emporta la balance.  
Vous sûtes m'imposer l'exil ou le silence.  
Il fallut le promettre, et même le jurer.  
Mais, puisqu'en ce moment j'ose me déclarer,  
Lorsque vous m'arrachiez cette injuste promesse,  
Mon coeur faisait serment de vous aimer sans cesse.

BÉRÉNICE

Ah ! Que me dites-vous ?

ANTIOCHUS

Je me suis tu cinq ans,  
Madame, et vais encor me taire plus longtemps.  
De mon heureux rival j'accompagnai les armes ;  
J'espérai de verser mon sang après mes larmes,  
Ou qu'au moins, jusqu'à vous porté par mille exploits,  
Mon nom pourrait parler, au défaut de ma voix.  
Le ciel sembla promettre une fin à ma peine :  
Vous pleurâtes ma mort, hélas ! trop peu certaine.  
Inutiles périls ! Quelle était mon erreur !  
La valeur de Titus surpassait ma fureur.  
Il faut qu'à sa vertu mon estime réponde.  
Quoique attendu, Madame, à l'empire du monde,  
Chéri de l'univers, enfin aimé de vous,  
Il semblait à lui seul appeler tous les coups,  
Tandis que sans espoir, haï, lassé de vivre,  
Son malheureux rival ne semblait que le suivre.  
Je vois que votre coeur m'applaudit en secret :  
Je vois que l'on m'écoute avec moins de regret,  
Et que, trop attentive à ce récit funeste,  
En faveur de Titus vous pardonnez le reste.  
Enfin, après un siège aussi cruel que lent,  
Il dompta les mutins, reste pâle et sanglant  
Des flammes, de la faim, des fureurs intestines,  
Et laissa leurs remparts cachés sous leurs ruines.  
Rome vous vit, Madame, arriver avec lui.

Dans l'Orient désert quel devint mon ennui !  
Je demeurai longtemps errant dans Césarée,  
Lieux charmants où mon coeur vous avait adorée.

Je vous redemandais à vos tristes États ;  
Je cherchais en pleurant les traces de vos pas.  
Mais enfin, succombant à ma mélancolie,  
Mon désespoir tourna mes pas vers l'Italie ;  
Le sort m'y réservait le dernier de ses coups.  
Titus en m'embrassant m'amena devant vous.  
Un voile d'amitié vous trompa l'un et l'autre,  
Et mon amour devint le confident du vôtre.  
Mais toujours quelque espoir flattait mes déplaisirs :  
Rome, Vespasien traversaient vos soupirs :  
Après tant de combats, Titus cédait peut-être.  
Vespasien est mort, et Titus est le maître.  
Que ne fuyais-je alors ? J'ai voulu quelques jours  
De son nouvel empire examiner le cours.  
Mon sort est accompli. Votre gloire s'apprête ;  
Assez d'autres, sans moi, témoins de cette fête,  
À vos heureux transports viendront joindre les leurs :  
Pour moi, qui ne pourrais y mêler que des pleurs,  
D'un inutile amour trop constante victime,  
Heureux, dans mes malheurs, d'en avoir pu sans crime  
Conter toute l'histoire aux yeux qui les ont faits,  
Je pars, plus amoureux que je ne fus jamais.

ACTE II, SCENE II

TITUS, PAULIN.

.../...

Malgré tout mon amour, Paulin, et tous ses charmes,  
Après mille serments appuyés de mes larmes,  
Maintenant que je puis couronner tant d'attraits,  
Maintenant que je l'aime encor plus que jamais,  
Lorsqu'un heureux hymen, joignant nos destinées,  
Peut payer en un jour les voeux de cinq années,  
Je vais, Paulin... Ô ciel ! Puis-je le déclarer ?

PAULIN

Quoi, Seigneur ?

TITUS

Pour jamais je vais m'en séparer.  
Mon coeur en ce moment ne vient pas de se rendre.  
Si je t'ai fait parler, si j'ai voulu t'entendre,  
Je voulais que ton zèle achevât en secret  
De confondre un amour qui se tait à regret.  
Bérénice a longtemps balancé la victoire ;  
Et si je penche enfin du côté de ma gloire,  
Crois qu'il m'en a coûté, pour vaincre tant d'amour,

Des combats dont mon coeur saignera plus d'un jour.  
J'aimais, je soupirais dans une paix profonde :  
Un autre était chargé de l'empire du monde.  
Maître de mon destin, libre dans mes soupirs,  
Je ne rendais qu'à moi compte de mes désirs.  
Mais à peine le ciel eut rappelé mon père,  
Dès que ma triste main eut fermé sa paupière,  
De mon aimable erreur je fus désabusé :  
Je sentis le fardeau qui m'était imposé ;  
Je connus que bientôt, loin d'être à ce que j'aime,  
Il fallait, cher Paulin, renoncer à moi-même ;  
Et que le choix des dieux, contraire à mes amours,  
Livrait à l'univers le reste de mes jours.

ACTE II, SCENE V  
BÉRÉNICE, PHÉNICE.

BÉRÉNICE  
Quoi ? Me quitter sitôt, et ne me dire rien ?  
Chère Phénice, hélas ! quel funeste entretien !  
Qu'ai-je fait ? Que veut-il ? **Et que dit ce silence ?**

ACTE IV, SCENE V  
BÉRÉNICE, TITUS.

.../...

BÉRÉNICE  
Hé bien ! Réglez, cruel ; contentez votre gloire :  
Je ne dispute plus. J'attendais, pour vous croire,  
Que cette même bouche, après mille serments  
D'un amour qui devait unir tous nos moments,  
Cette bouche, à mes yeux s'avouant infidèle,  
M'ordonnât elle-même une absence éternelle.  
Moi-même, j'ai voulu vous entendre en ce lieu.  
Je n'écoute plus rien, et pour jamais, adieu.  
Pour jamais ! Ah ! Seigneur, songez-vous en vous-même  
Combien ce mot cruel est affreux quand on aime ?  
**Dans un mois, dans un an, comment souffrirons-nous,**  
**Seigneur, que tant de mers me séparent de vous ?**  
**Que le jour recommence, et que le jour finisse,**  
**Sans que jamais Titus puisse voir Bérénice,**  
**Sans que de tout le jour je puisse voir Titus ?**  
Mais quelle est mon erreur, et que de soins perdus !  
L'ingrat, de mon départ consolé par avance,  
Daignera-t-il compter les jours de mon absence ?  
Ces jours si longs pour moi lui sembleront trop courts.

ACTE IV, SCENE VI  
TITUS, PAULIN.

TITUS  
Ah, Rome ! Ah, Bérénice ! Ah, Prince malheureux !  
Pourquoi suis-je empereur ? Pourquoi suis-je amoureux ?

ACTE V, SCENE VII (*Fine*)  
TITUS, BÉRÉNICE, ANTIOCHUS.

.../...

Vivez, et faites-vous un effort généreux.  
Sur Titus et sur moi réglez votre conduite.  
**Je l'aime, je le fuis : Titus m'aime, il me quitte.**  
Portez loin de mes yeux vos soupirs et vos fers.  
Adieu : servons tous trois d'exemple à l'univers  
De l'amour la plus tendre et la plus malheureuse  
Dont il puisse garder l'histoire douloureuse.  
Tout est prêt. On m'attend. Ne suivez point mes pas.  
(à TITUS)  
Pour la dernière fois, adieu, Seigneur.

ANTIOCHUS

Hélas !